

DÉCONNER

toujours

ROBERT McLIAM WILSON

Notre Coco (bien qu'on doive désormais la partager avec ces trouduc de *Libé*) vient de sortir un nouveau bouquin, *Dessiner encore* (éd. Les Arènes). Un tabac. Affreusement populaire, Coco est devenue la petite fiancée des Français. Les gens l'adorent. C'est juste parce qu'ils ne la connaissent pas.

À la télé, Coco est sublime avec ses yeux Chocobons et le tranchant fanatique de ses pommettes. Ça prend une bonne quinzaine de pomponneurs qui ne la quittent jamais. En vrai, Coco est une vieille harpie décolorée avec un troublant penchant pour le harcèlement sexuel. J'vous dis pas à quelle fréquence on doit la décoller du dernier stagiaire en date, accrochée à la jambe du pov'gosse dans la cuisine, criant, la bave aux lèvres : « *Vazy, vazy, ça pourrait te plaire, p'tit con!* »

Et pourtant. Y a du bon dans le cochon. Ce talent fou, trop peu exalté. Le comique cinglé de son trait, l'irrésistible jubilation. Coco, son truc, c'est la blague. Elle est capable d'en mettre dans un dessin sérieux, un dessin polémique, un dessin énervé. Parfois contradictoire, souvent absurde, toujours anarchique. Avec Coco, il y a toujours de la place pour une blague. J'allais dire, elle comprend que la blague est une chose sérieuse. N'importe quoi. Coco est dessinatrice. Elle ne comprend rien du tout.

Ce qui frappe dans *Dessiner encore*, c'est qu'elle y asphyxie la source inépuisable de ses blagues. Il y en a beaucoup moins que d'habitude. Le dispositif central du livre est une grande vague du bleu impossible d'un ciel d'enfance ressouvenu. La vague la submerge et la porte (et nous avec) sur la crête de son histoire. Et charrie chagrin, culpabilité, terreur. Coco se dévoile.

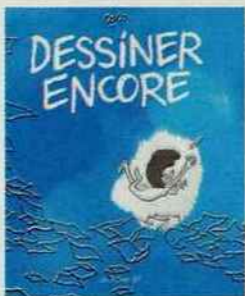
**Une chute
libre au cœur
de l'indicible**

Elle montre vulnérabilité, faiblesse, doute infini. Et pourtant, elle montre l'attentat du 7 janvier plus directement que quiconque.

Nous découvrons la M^{me} Corinne Rey d'après, chez elle, avec son enfant, son chat (dessiné avec un amour langoureux) et son mec (zéro langueur). Nous la voyons chercher de l'aide auprès de psys et de gourous. Nous voyons ses souvenirs de l'attaque. Ils sont stupéfiants. Comme dessinés par quelqu'un d'autre. La souplesse joyeuse de ses lignes est remplacée par une terrible solidité, une énormité menaçante. Seule demeure du cartoon la figure esquissée de Coco elle-même, *doodle* perdu au milieu de toute cette matérialité meurtrière.

De l'atroce cloaque de l'attaque contre *Charlie* seront donc nés trois grands livres. *Le Lambeau*, de Lançon, est un calvaire intime totalement littéraire, d'une absence glaçante de sentimentalisme. *Une minute quarante-neuf secondes*, de Riss, est turbulent, polémique, féroce engagé. Il y tonne comme un pirate borgne qui aurait perdu son navire. Mais tandis que l'un et l'autre torée sa propre pudeur, Coco aborde l'émotion de front.

Dans une dizaine de pages inoubliables, Coco affronte ce que quelqu'un de gentil, de bien élevé, n'aborderait pas. Le fait noir et vertigineux que c'est elle qui a fait entrer les frères Kouachi dans l'immeuble, après quoi, tout le monde est mort. Il y a une suite d'images où la Coco de cartoon fait la toupie autour du thème-supplice du « si j'avais ». Si j'avais appelé les flics. Si j'avais refusé. Si je les avais désarmés. (Et si elle était devenue Spiderman, Superman et Captain America tout à la fois.) C'est une



chute libre au cœur de l'indicible, de l'impensable. Un sauvage attentat à la pudeur et à l'euphémisme.

C'est un courage qu'il faut du courage pour comprendre. ●

**Traduit de l'anglais
par Myriam Anderson**